



En fil rouge, le festival rend hommage à Shakespeare, à une langue et à la folie. «Ma colère c'est mon art et mon art est en colère.» Désespéré mais pas désespérant.

Même si la guerre – ou «le désordre dans la démesure de l'absurde» – «est présente dans beaucoup d'œuvres de cette édition 2015, c'est pour limiter son pouvoir de séduction et comprendre les moyens d'arrêter sa fatalité», dit Olivier Py, grand ordonnateur du festival, qui rêve de «promouvoir l'amour de l'esprit»... pour que «nos enfants ne rêvent pas uniquement d'être milliardaires».

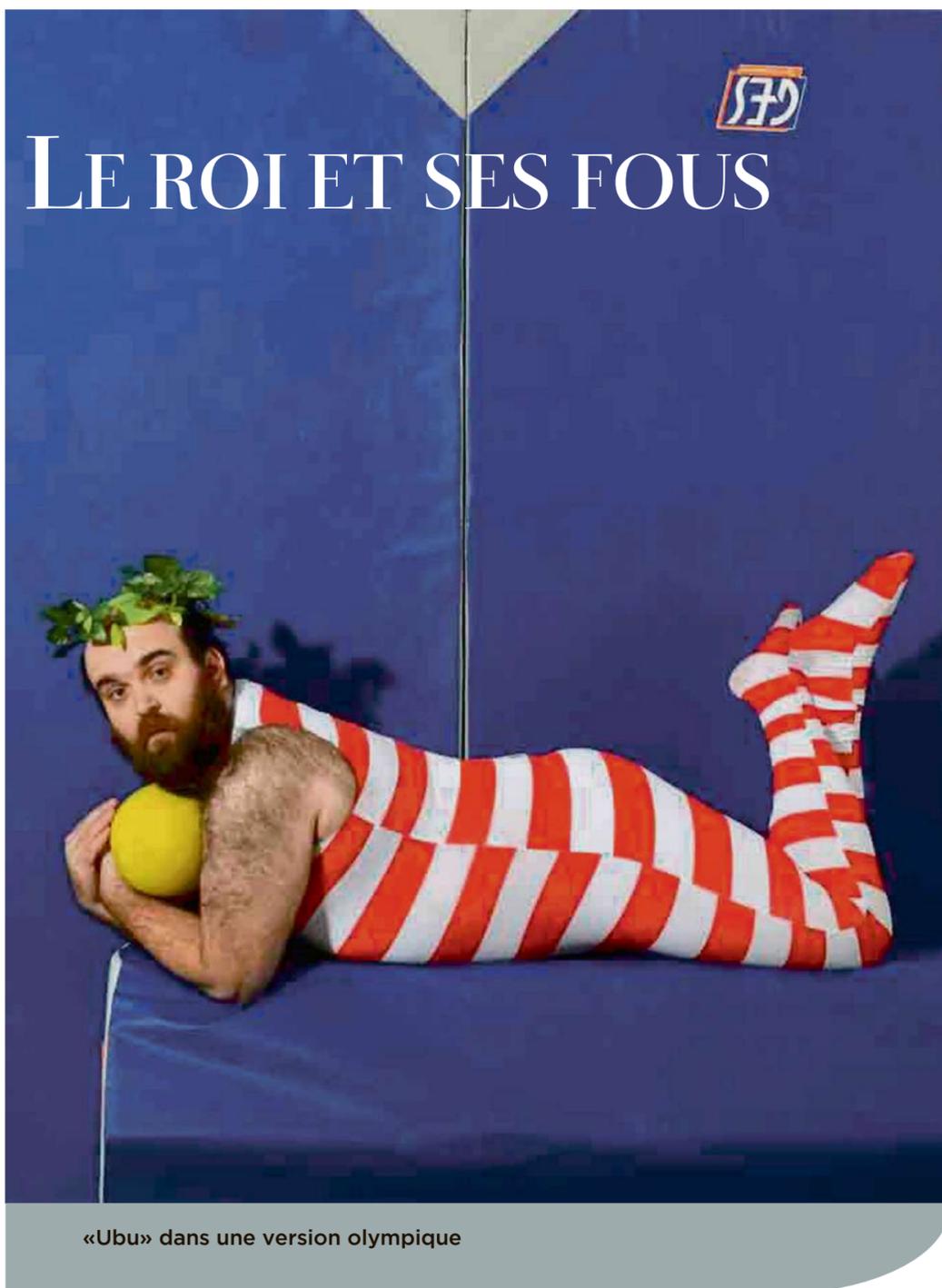
Le ton est donné. Peut-être est-ce pour l'entendre que des dizaines de milliers de quidams se bousculent derrière les remparts. Car, oui, la foule est désormais au rendez-vous, c'est même une inédite marée humaine. On peut rêver qu'elle ne soit pas juste charriée par le long férié du 14 juillet, et que les curieux aimantés par l'ambiance se transforment en spectateurs, oui, on peut rêver...

#### Hymne à la vie

Du côté du «Off» – ce festival qui fédère plus de 1.300 spectacles indépendants fêtant ses cinquante ans d'existence –, on fait le plein... dans un mélange d'intentions. Les uns cherchent un peu de fraîcheur dans les salles (parfois improvisées) croisées au hasard – il faut dire que le mercure a de la fièvre –, les autres ont parfois lu des articles critiques avant d'opter pour un cabaret, un titre comique ou pour l'apparition d'une «vedette». Dans les navettes (bus) gratuites qui fendent la ville toutes les cinq minutes, où les programmes servent d'éventail, masquant parfois mal la nervosité née dans la sueur, d'aucuns prennent le risque de rompre le torpeur: vous, comment faites-vous pour trouver la perle, est-ce par le bouche-à-oreille?

A certaines heures, pour cause de fournaise, il n'y a plus ni bouche ni oreille, alors, si votre route estivale fait halte à Avignon, foncez jusqu'au Théâtre des Doms, là où – tous les jours, à 18.00h –, Jean-Luc Piroux vous tient une conversation où la tendresse a la dent dure: «Puisqu'il paraît que nous aurons à mourir, dépêchons-nous de vivre!»

Normalement, avec *Six pieds sur terre*, il y a de quoi choper le bourdon. Sauf que le texte, certes grave – qui passe de la visite de maisons de retraite au port du lange pour grabataires fabriqué à partir de méduses pêchées – à bord d'un bateau imaginaire –, nous fait décoller en plein délire hédoniste. Et le talen-



«Ubu» dans une version olympique

## 69<sup>e</sup> Festival d'Avignon

MARIE-ANNE LORGE – mlorge@le-jeudi.lu

tueux Piroux, un comédien humaniste habité par un clown, s'y connaît en décollage, lui qui déboule sur une scène dépouillée avec son envie d'en découdre avec les statistiques morbides et les interdits (interdit de manger, de fumer ou de boire afin de mourir en bonne santé), lui qui mêle trous de mémoire et disgrâces, digressions farfelues et moments d'intense poésie, lui qui ne fait l'économie d'aucune dérision ni d'aucune complaisance, regarde le spectateur droit dans le cœur, le laissant KO, au bord de la larme... existentielle.

#### Le silence, une arme

Ce n'est pas un spectacle mais une leçon de vie. Et si c'en est un, de spectacle, il est d'un genre singulier, et d'une sensibilité inattendue.

A ne rater sous aucun prétexte. *Ubu* ne se rate pas non plus, et

c'est une belle surprise du «In» (ou programme officiel). Le verbe y est haut, mais c'est surtout le cas du corps. Et pour cause, l'affaire se trame sur... un terrain d'aérobic (avec public disposé tout autour).

*Ubu* est un spectacle itinérant, une formule légère adaptée aux salles des fêtes de quinze villages du Grand Avignon. Et dans cet *Ubu*, d'après Alfred Jarry, qui raconte comment la soif de pouvoir rend fou au point de faire naître la guerre, le Père Ubu est incarné par un Olivier Martin-Salvan au mieux de sa forme: ce dictateur grassouillet force ses ministres et ses ennemis à faire du sport, vecteur de décervelage généralisé. Au final, servi par de moulants maillots olympiques criards, par une gestuelle de gymnases maladroits (dont l'inénarrable Gilles Ostrowsky) et des lancers de boudins en mousse, *Ubu* décuple les res-

sorts d'une farce réduite: c'est cocasse et potache à souhait, à en perdre parfois la vigilance du propos.

Dans *Le Roi Lear* de Shakespeare, pas question de rire, bien sûr – pour cause de trahison, de déni de la

parole («ton silence est une arme de guerre») et de destruction du sens, filial et politique. Le verbe y est également haut – selon l'adaptation d'Olivier Py qui signe la mise en scène dans la Cour d'honneur –, et ce qu'on lui reproche, c'est de l'être trop, saturé/distancié à en devenir inaudible. C'est (trois heures durant) la mauvaise surprise du «In» – que l'on oppose au *Richard III* de Thomas Ostermeier, sublimé par Lars Eidinger (lire page 24). Si bonne idée il y a, elle tient à la métamorphose du plateau: le plancher disparaît pour laisser au sol un cercle de terre noire, où les morts sont avalés, où, aussi, le monstrueux vire au Grand-Guignol, et où Lear – Philippe Girard – peine résolument à convaincre dans son rôle de roi fou et désespéré.

\* Site: [www.festival-avignon.com](http://www.festival-avignon.com)



### Billet

## Dans le décor

MARIE-ANNE LORGE

Avignon, le soir. Ils sont venus, ils sont tous là, les spectateurs. A fouler par milliers un grand escalier. Celui-là qui mène à une gigantesque cour intérieure. Celle du Palais des papes. Le décor est impressionnant, et sa démesure provoque le frisson collectif.

Avant même que ne sonnent les légendaires trompettes annonciatrices de l'entrée en arène des comédiens, les spectateurs frissonnent donc d'être là, juste d'être là, masse à la fois conspiratrice et enchantée. Et qui attend – d'autant qu'on lui promet une histoire de roi. Et l'attente décuple le frisson –, c'est méritoire en période caniculaire.

C'est un moment suspendu, qui à lui seul vaut le déplacement, et qui fait que par milliers, des gens – les mêmes qui l'année durant boudent peu ou prou le théâtre – consentent à suer, à bourse délier. Le spectacle est là.

Devant ce décor à l'allure de mur humain, le comédien dit alors qu'il est «le roi de ses douleurs». Le mot ricoche un peu, passionnément ou pas du tout. Rideau.